

La poésie chinoise

La poésie a toujours eu un rôle éminent en Chine, tant social qu'esthétique. On peut attribuer cette importance au signe (le caractère chinois ou sinogramme) qui conserve aujourd'hui encore un statut privilégié. D'ailleurs poésie et calligraphie se rejoignent et peuvent parfois se confondre. Dès les temps les plus anciens, on trouve trace de textes poétiques dont le « livre des mutations » est un exemple. Les styles sont très variés mais bien codifiés. Dans le Shi Jing (le livre des odes) on trouve principalement des quadrisyllabes (vers de quatre pieds) alors qu'on n'en rencontre pratiquement pas chez les poètes de la période des siècles d'or durant la dynastie Tang.



白发三千丈
缘愁似个长
不知明镜里
何处得秋霜
李 白

Quatrain de 5 caractères

Canon des poèmes (du 11^{ème} au 6^{ème} siècle av-JC)

Le Canon des Poèmes est aussi appelé « Ch-king »
C'est un recueil de textes archaïques qui fut érigé par le confucianisme.
Ce chant accompagnait les sacrifices offerts par les princes de Song, une des principautés de la Chine de cette époque.
Ces sacrifices comportaient des libations de vin et des offrandes au Grand Ancêtre.

Glorieux Ancêtre

Oh ! mon glorieux ancêtre !
Eternels sont tes bienfaits !
Dispense tes grâces illimitées,
Qu'à nous tous en ce lieu elles parviennent !

J'ai rempli les coupes d'une pure liqueur :
Accorde-moi que se réalisent mes vœux.
Et voici encore un potage savoureux !
Purifié, apaisé,
Je m'avance sans parler ;
L'heure n'est pas aux discussions.
Accorde-moi longévité,
Belle vieillesse, vie sans fin !

Dans mon char, roues parées, joug décoré,
Ses huit sonnettes tintinnabulant,
Je m'avance pour te faire goûter les offrandes.
Pour moi qui ai reçu le mandat grandiose,
Fais descendre du ciel prospérité,
Belles récoltes, grande abondance !
Approche, viens goûter mon offrande ;
Fais descendre un bonheur sans limites !

Agréé ces sacrifices
Que t'offre le descendant de T'ang !

Loin de leurs familles, les soldats sont comme des plantes qui se flétrissent à l'approche de l'hiver :

Les soldats

Quelle plante n'est déjà jaunie ?
 Quel jour n'avons-nous à marcher ?
Quel homme qui ne soit appelé
 Pour défendre les quatre frontières ?

Quelle plante n'est déjà noircie ?
 Quel homme qui ne soit pitoyable ?
Hélas sur nous, pauvre soldats,
 Qui ne sommes plus traités en hommes !

Sommes-nous rhinocéros ou tigres,
 Pour que nous parcourions ces déserts ?
Hélas sur nous, pauvre soldats,
 Ni jour ni nuit n'avons repos !

Les renards à la toison dense
 Parcourent ces épaisses prairies ;
Nos chariots couverts de clayons
 Vont à pas lents sur la grand-route.

Poèmes de Tch'ou

(Epoque des Royaumes Combattants, du 4^{ème} au 3^{ème} siècle av-JC)

Les poèmes de Tch'ou sont un recueil composé dans la principauté de Tch'ou.
Cette poésie narre, sous la forme d'un dialogue entre un prêtre et la déesse, les moments essentiels d'une cérémonie religieuse.

La déesse de la rivière Siang

Le prêtre :

La princesse va descendre à l'île du Nord.
Son regard le cherche en vain ; mon chagrin redouble.
Quelle agitation au souffle du vent d'automne :
Le lac Tong-t'ing gonfle ses vagues, les feuilles tombent des arbres.
Sur les blancs carex, mon regard court ça et là...
Dans le soir qui s'étend, j'ai rendez-vous avec la belle.
Les oiseaux perchent-ils parmi les marsilées ?
Que ferait un filet de pêche en haut d'un arbre ?
La Yuan à l'angélique, la Li ses eupatoires :
Je pense à ma princesse et n'ose point parler.
Tout se trouble à mes yeux qui regardent au loin,
Je ne vois plus que l'eau, l'eau qui coule sans trêve.
Pourquoi l'élan viendrait-il brouter dans la cour ?
Que fait un dragon au bord de la rivière ?

La déesse :

Ce matin mon cheval galopait sur la rive ;
Ce soir, j'ai passé l'eau vers la falaise, à l'Ouest.
On m'avait dit que mon bien-aimé m'appelait,
Et qu'au galop nous irions sur le même char...
J'ai bâti ma maison au fond de la rivière,
Je lui ai fait un toit de feuilles de lotus.
Le lis des marais couvre les murs, les cauris violets pavent la cour ;
Partout répandu, le poivrier parfumé décore la grande salle.
Les poutres sont de cannellier, les chevrons de magnolia nain ;
Les linteaux de magnolia étoilé, l'alcôve d'angélique blanche.
J'ai noué la vigne vierge pour faire des rideaux ;
J'ai cassé le basilic et l'ai tressé en un tapis :
De lourds blocs de jade blanc le pressent au sol ;
La terre est jonchée de dendrobies pour parfumer l'air,
L'angélique est le chaume sur une maison de lotis,
Et partout l'asaret s'enlace aux autres fleurs.
Mille plantes emmêlées emplissent la cour,
Et dressent leurs odeurs aux portes des communs.
Les dieux du Kieou-yi se pressent pour m'accueillir ;
Les Esprits arrivent nombreux comme nuages.
J'ai laissé tomber ma bague dans la rivière ;
J'ai oublié ma veste aux rives de la Li.

Le prêtre :

Sur l'île plate, j'ai ramassé l'alpinie,

Pour la présenter à celle qui vient de loin...

Les merveilleux instants ne reviendront plus guère :

Que d'aisance et de grâce en son pas nonchalant !...

Poèmes des Han (de 206 à 219 ap-JC)

La Chine, unifiée pour la première fois par l'empereur Ts'in Che-bouang-ti, connu peu après une période de luttes archaïques entre plusieurs chefs de bandes qui cherchaient à s'emparer du pouvoir suprême. Hiang Yu est l'un de ces chefs qui, après avoir failli l'emporter, vit la chance tourner contre lui.

Chanson du grand vent (auteur : Hiang Yu)

Un vent violent s'était levé,
Les nuées montaient et volaient...
Mon prestige s'est imposé au monde,
Et je reviens au sol natal.
Où trouverai-je des héros
Pour garder les quatre horizons ?

Chanson d'un triste automne (auteur : Princesse Si-kiun)

Ma famille m'a mariée
A l'autre bout du monde.
A l'étranger m'a confiée,
Au lointain roi barbare.

La tente ronde est mon palais,
Les murs y sont de feutre.
La viande crue est mon seul mets,
Ma boisson le koumys.

Sans fin je rêve à ma patrie,
Mon cœur en est meurtri.
Que ne suis-je le cygne jaune,
Qui retourne au pays !...

Poèmes des Tsin (de 265 à 419)

La période des Tsin est représentée par le soleil qui s'élève progressivement au-dessus de l'horizon. C'est le symbole d'avancement, d'élévation et de faveur, d'expansion et quasiment aucun obstacle.

Sur des thèmes historiques (auteur : Tso Sseu)

Le clair soleil a envahi le ciel d'été ;
Ses rais augustes resplendissent sur toute la contrée.
Dans la longue enfilade des palais violets,
Les toits s'envolent tels des nuages errants.

A l'intérieur des portes hautes comme montagnes,
Foule nombreuse, vivent princes et seigneurs.
Mais moi je ne saurais m'agripper au dragon ;
A quoi bon aller vivre à la cour ?

En habit de pauvre, je quitte le palais ;
A grands pas, je marche à la suite de Hui Yeou.
Sur les sommets altiers j'irai secouer la poussière de ma robe,
Et laver mes pieds dans l'eau des fleuves immenses.

Retour à la vie champêtre (Auteur : T'ao Ts'ien)

J'ai semé des pois aux versants du Sud ;
L'herbe a foisonné, les semis sont maigres.
Dès l'aube debout pour débroussailler,
Pioche à l'épaule, je rentre avec la lune.

Etroite est la piste, et les buissons, drus ;
La rosée du soir mouille mes habits.
Mes habits mouillés, je n'en aurais cure,
Pourvu qu'à mes yeux rien ne s'opposât.

Poèmes des Dynasties du Sud et du Nord (de 420 à 589)

Les textes des dynasties du Sud étaient pour la plupart des chansons lyriques, tandis que ceux des dynasties du Nord reflétaient plutôt l'esprit martial des peuples nomades.

Les Dynasties du Sud

Depuis votre départ (Lieou Tsiun)

Depuis votre départ, mon bien-aimé,
L'or et la plume se ternissent, et perdent leur éclat.
Toujours je pense à vous : ainsi le soleil et la lune,
Sans cesse de retour, matin et soir renaissent.

Hi K'ang (auteur : Yen Yen-tche)

Le chevalier est étranger à notre monde ;
Spontanément il se nourrit de nuées roses.
Son corps libre de liens révèle un dieu caché,
Et sa parole atteste un génie recueilli.

Dans la foule, il combat les opinions communes ;
Il cherche la montagne, ami des solitaires.
Les plumes du phénix se brisent quelquefois ;
Mais qui pourrait dompter une âme de dragon ?

Dynasties du Nord

Les lavandières (auteur : Wen Tseu-cheng)

Dans les murs de Tch'ang-ngan, longue est la nuit d'automne.
Les belles filles, sur les pierres marbrées, frappent la soie dorée.
Sur les dalles veinées les battoirs odorants indiquent la distance ;
Le son voyage et l'écho se propage : qu'ils sont mélancoliques !

Le septième jour du septième mois brille la Voie Lactée ;
Au milieu de l'automne luit le Clair de Lune.
« Aux confins de Yi-wong, il voit passer les oies sauvages ;
Et moi, sur la Tour aux Sarcelles, je contemple le Loup céleste. »

Poèmes des Souei

(de 581 à 617)

La période des Souei marque la réunification de la Chine.

Les feuilles qui tombent (auteur : K'ong Chao-ngan)

Au début de l'automne, que la chute des feuilles est émouvante !

Errant à la dérive, comme le cœur de l'exilé,

Elles volent tournoient, refusant de tomber,

D'un air de regretter leur patrie, la forêt.

Poèmes des T'ang (de 618 à 907)

Au lendemain d'une longue division entre le Nord et le Sud, cette dynastie, qui constitue le deuxième grand empire après les Han, brilla par son extension territoriale, sa civilisation pleine de vigueur et son large rayonnement. L'art des Tang est vigoureux et créateur, mais leur pensée n'est guère originale

Le vent (auteur : Wang Po)

La brise susurre : il s'élève une fraîcheur,
 Qui purifie pour moi les bois et les vallées.
Le vent balaie la brume et m'ouvre la porte de la gorge ;
 Il enroule le brouillard, et fait paraître des maisons sur les monts.

Il va et vient, mais sans laisser de trace,
 Se lève et s'apaise, comme s'il avait des sentiments.
Le soleil tombe : la montagne et les eaux se calment...
 Il fait naître pour vous une voix dans les pins.

Les noix blanches (auteur : Li Po)

Sur des manches de tulle rouge, on les voit clairement ;
 Mais sur un plat de jade blanc, elles sont comme inexistantes.
Et l'on dirait qu'un vieux moine, en cessant de prier,
 Devant ses poignets a posé des perles de cristal.

Poèmes des Song (de 960 à 1279)

Les Song ont brillé beaucoup plus par le raffinement de leur civilisation que par leur puissance. La poésie des Song est ravissante, certes, mais guère créatrice. La grande nouveauté réside dans le genre pi-ki, ou «notes du pinceau», utilisé par les plus grands auteurs pour parler de tout et de rien.

Le petit prunier du jardin de montagne (auteur : Lin Pou)

Toutes les fleurs sont étiolées ; lui seul, il respandit,
Vainqueur de tout le petit monde du jardin.
Son ombre clairsemée zèbre une eau pure et peu profonde,
Son parfum flotte obscurément dans la soirée où se lève la lune.

L'oiseau aux ailes givrées, avant de se poser, le regarde à la dérobée ;
Si le papillon poudré le savait, il en serait jaloux.
Mais, par de subtiles chansons, l'oiseau sait faire sa cour :
Point n'a besoin de claquettes de santal ni de coupe d'or.

Donné au taoïste Kiun-li de Wou-wei (auteur : Ngeou-yang Sieou)

Le taoïste de Wou-wei, de sa cithare de trois pieds,
Tire des sons infinis, venant du fond des âges :
Telle une eau qui court sur le galet
Et sourd des profondeurs, inépuisable.

Les doigts touchent la corde, mais la musique vient du cœur ;
Et ce n'est plus l'oreille, c'est l'âme qui entend.
Cette harmonie du cœur et d'âme fait oublier toute forme corporelle ;
Je n'ai plus conscience du ciel ni de la terre, ni du nuage de la tristesse qui assombrit le jour.

Poèmes des Yuan (de 1260 à 1367)

Sous la dynastie des Yuan, la totalité du territoire chinois est, pour la première fois, occupée par un peuple étranger: les Mongols. C'est une période traditionnellement «noire» aux yeux des historiens chinois anciens et modernes. Toutefois, la dynastie des Yuan ne semble pas avoir joué un rôle si négatif, au moins sur le plan culturel. La dynastie des Yuan connut une période d'essor culturel, peut-être la dernière grande période créatrice de l'histoire chinoise. Cet essor fut en grande partie permis par les nouveaux contacts.

A Wei-Tcheou : Réminiscences (auteur : Yuan Hao-wen)

Au loin ce temple antique du Bouddha, avec ce stûpa blanc...
Autrefois, sur le chemin de la capitale, en ce lieu je passai.
J'ignore ce qu'était ce pays quand Kiang Tsong s'en retournait chez lui,
A quoi il ressemblait lorsque K'iu Yuan quittait son royaume natal.

Ainsi se suivent les séparations, et les bonheurs et les malheurs.
Me fixerai-je ici, seul avec ma misère ? Ai-je autre chose à faire ?
Sur mille stades, la chaîne du T'ai-hang est verte comme une teinture.
Le soleil tombe ; près de la balustrade, je suis lourd de mes songes.

Oraison funèbre de Li P'ing-chan (auteur : Yuan Hao-wen)

Les conventions nous tiennent en prison, comme la puce dans la culotte...
J'apprends avec surprise que, pareil au dragon, vous avez franchi la Porte du Neuvième Ciel.
La liberté de Tou Mou apparaissait en ses écrits ;
Le romantisme de Li Po débordait de sa coupe de vin.

Vous fûtes ermite, car vous saviez déjà quel enfer sont les autres ;
Et l'originalité de votre vie est un gage d'immortalité...
Des héros de la Chine, lequel subsiste encore ?
Demandons à Yang le chamane de rappeler votre âme ivre !

Longue nostalgie (auteur : Kouo Yu)

J'y pense longuement...
Mais à qui va ma pensée ?

Depuis qu'il m'a quittée pour monter à cheval,
Nuit après nuit je pleure en l'alcôve déserte.
Dans le miroir de jade, à l'aube, j'épile mes sourcils en antennes ;
Je vous en veux, mais en même temps je n'ai qu'amour pour vous.

L'eau du lac cet automne a débordé ; blanches sont les fleurs de lotus.
Mon cœur est blessé ; le soleil tombe, et deux canards s'envolent.
Pour vous, j'ai semé puis cueilli le lichen.
Dans le froid, la glycine s'étend le long des branches des pins sombres.

Pour vous, j'ai mis de côté l'oreiller orné de corail.
Les traces de mes larmes ont séché ; des toiles d'araignée sont nées.
Qui aime n'aura jamais peur des cheveux blancs ;
Mais pourquoi ne puis-je vous accompagner toujours ?

Le vent et la pluie sifflent ;
Cocorico, chantent les coqs !
... Mais à qui va ma pensée ?
A celui que j'ai vu en rêve.

Poèmes des Ming (de 1368 à 1643)

Au sein de cette civilisation, matérielle, riche mais parfois lourde, la littérature de l'époque Ming manque de spontanéité. Elle ne possède ni grand poète ni grand prosateur. L'époque est plus tournée vers l'étude du passé que vers la création.

Les adieux du soldat et de sa femme (auteur : Lieou Tsi)

Le soldat dit à sa femme :

« La vie, la mort – qui sait ? »

Pour consoler mon âme au Sources jaunes,

Prends seulement soin de notre enfançon ! »

La femme dit au soldat :

« Tu dois ton corps à la patrie.

Si tu deviens poussière aux passes des frontières,

Je serai le rocher au haut de la montagne ! »

Chant de victoire (auteur : Chen Ming-tch'en)

Cinq mille soldats, bâillonnés, passent dans la nuit,

Munis d'insignes secrets et de consignes précises.

Dans les ruelles étroites où l'on se bat corps à corps,

On tue sans bruit comme se fauche l'herbe.

Poèmes des Ts'ing (de 1644 à 1911)

Si la période Ts'ing n'a pas produit d'œuvre poétique importante, elle est marquée par une prolifération de la littérature populaire, théâtre et roman.

Le prunier (auteur : Chen K'in-k'i)

Après que la glace et le gel ont tout broyé,
Soudain éclosent quelques branches nouvelles.
Solitaires, dans le paysage vespéral,
Elles ouvrent le printemps de l'univers.

Dans la nature, mort et vie se répondent ;
Qui peut rivaliser avec la force de ces fleurs ?
Quand on voit auprès d'elles l'ermite campagnard,
C'est comme si l'on rencontrait un homme d'outre-monde.

Lectures oisives (auteur : Tchao Yi)

Lorsque nous lisons les vieux livres,
Nous le faisons toujours de notre point de vue :
Comme des gens qui, sur une vaste place,
Entourent une haute estrade où jouent des comédiens.

En bas, les petits hommes
Se dressent sur la pointe des pieds et tendent le cou :
Mais celui qui se hisse sur un périlleux balcon
Peut jouir du spectacle à la bonne hauteur.

La comédie est la même,
Mais différentes les positions des spectateurs.
Les petits hommes, la représentation finie,
Se vantent d'avoir tout vu.

Mais l'homme du balcon, à les entendre,
Ne peut s'empêcher de pouffer de rire.

La poésie contemporaine

Pour illustrer la poésie de nos jours, je vous propose un poème de Li Ying, 74 ans, qui est vice-président de la Fédération Nationale des Ecrivains et des Artistes de Chine. Il a publié une vingtaine de recueils.

La bougie (écrit à Pékin en février 1994)

Une bougie flamboie devant le corps du défunt
Dans la salle qui souffre, elle éclaire
Le parcours d'un homme vers l'éternité.
Elle entend chants et musique funèbres sans couleurs
Je ne saurais comment la consoler
Comme un des langages en pleurs
Elle brûle dans cette nuit longue, si longue...

Une bougie brille dans un banquet de noces
Comme une fleur qui éclôt dans le bonheur
Fière, elle se tient au plus près du coeur
Elle apporte de la douceur à tous ceux qui la regardent
Son auréole se veut chatoyante comme un palais
Comme un voeu traditionnel
Elle brûle dans cette nuit courte, si courte...

Qu'elle pleure ou se réjouisse
Qu'elle verse des larmes ou du miel
C'est de son coeur qu'ils coulent
C'est la pureté des sentiments
Elle connaît le mieux leur recul
Le bonheur et le malheur se partagent la vie
Les Chinois n'ont pas de fête pour les sots
La bougie est un véritable poème